

BRUITS DE BOULEVARD

Je me souviens d'Ahmed qui parlait de son baraquement.

C'était au cours des années 1965/1966, quand, à la va-vite, on les avait casés, ses copains et lui, dans ce camp militaire d'Elbeuf.

Au milieu de l'unique pièce, Ahmed entendait le ploc-ploc incessant des gouttes au fond du seau de fer blanc.

La pluie s'infiltrait le long des tôles, le seau ne suffisait plus et l'eau imbibait le tapis ; la pièce s'imprégnait d'une odeur d'humidité tenace. Le bois avait du mal à brûler et le poêle vomissait des volutes de fumée âcre.

Il se prenait à rêver, il pensait au soleil des Aurès, à la maison, aux odeurs d'épices et de fleurs, au bled, à la famille et aux amis.

Où était donc cette chaleur ?

Ici dans le quartier tout était froid.

L'humidité pénétrait ses chaussures, ses habits, ses membres. Même son cœur était glacé.

Ahmed ne se sentait pas accueilli. A l'école ses enfants Zora et Billal étaient montrés du doigt.

Sans travail, comment acheter de la nourriture pour sa famille, hormis l'inévitable corned-beef distribué par l'armée ?

Il avait tout quitté pour survivre.

Là à Amiens, il espérait une vie meilleure et pleine de promesses... et toujours cette pluie, ce goutte-à-goutte qui faisait pleurer son cœur.

Et si cette pluie s'arrêtait, et si l'avenir s'ouvrait :

« Safia, ma femme, sera si fière de moi si je trouve du travail. Elle pourra vêtir convenablement la famille. Zora et Billal auront des copains, copines, ils étudieront et vous savez quoi ? Ils deviendront AVOCATS et défendront tous ceux qui sont dans la misère qu'ils soient Harkis, comme nous, ou pas. »

Je me souviens de Maurice, le patron du cinéma de l'avenue Foy.

Il venait me retrouver régulièrement. De temps à autre, il rencontrait Mémé. Ils se sont vus pour la dernière fois en 1986, l'année où Balavoine, Coluche et Le Luron ont eu le mauvais goût de mourir.

Maurice et Mémé ont eu une discussion animée, justement, au sujet du cinéma.

Je ne sais pas trop ce qui est passé par la tête de Mémé ce jour-là, quand elle lui a demandé ce qu'il faisait dans la vie. La conversation avait plutôt bien commencé. Il lui a parlé du Familistère. Au début, c'était juste une épicerie. Et petit à petit, avec l'arrivée du cinéma, elle s'est transformée en salle de projection.

« – C'est à ce moment-là que j'suis devenu le patron. J'avais une belle salle. Y avait quatre-vingts sièges en strapontin, d'un beau velours rouge...

– Je l'sais bien, l'a interrompu Mémé, j'y allais avec mon Arthur et mes deux enfants. On les mettait entre nous, et Théo, à chaque fois, il s'endormait. Chloé, qu'est-ce qu'elle pouvait rire quand on allait voir les films de Fernandel ! Après, on a été bien privé quand

ça s'est arrêté. A la place, y a eu que des films cochons. Mais qu'est-ce qui vous a donc pris ? »

Maurice a répondu d'une voix moins claire, moins assurée, un peu tremblotante.

« – Qu'est-ce que vous voulez ? Si j'avais pu, j'l'aurais point fait, hein. Mais, à l'époque, les familles achetaient la télévision pour chez eux et elles venaient plus, quoi ! Alors, j'voyais les soldats qui faisaient l'mur. Je m'doutais bien que Raimu et Jean Carmet, c'était pas pour eux. J'avais pas l'choix. Fallait bien que j'continue à travailler. Et puis, le porno c'était la mode ! J'vais même vous raconter. Je m'souviens d'un jeune qui venait retrouver ses potes. A la fin du film, il les quittait pour aller voir l'tchote Christelle qu'était du quartier... Si j'avais pu... Pour sûr que c'était mieux quand j'passais *La traversée de Paris*, *La mort aux trousses*... Et puis, le Familistère, ça n'parlait plus. Alors, il a fallu les faire rêver autrement, j'l'ai appelé le Rio. Mais si vous croyez que j'ai aimé qu'ils m'abîment tous mes sièges avec leurs treillis pleins de terre, les pieds sur les fauteuils, et les trous qu'ils laissaient avec leurs cigarettes. Ils avaient plus de respect !

– Ben en tout cas, heureusement que ça a fermé. Parce que c'était la honte du quartier, ça j'vous l'dis. R'marquez, on n'y a pas gagné au change avec le PMU. Après, c'est ché z'hommes qui boivent et qui dépensent leur paye au tiercé. Il y en a eu des femmes qu'ont pleuré pour ça !

– Vous voyez bien que mon cinéma, c'était pas pire. Au moins, j'attirais pas les maris moi. Eux ils restaient près de leurs femmes. Et les jeunes, pendant c'temps-là, quand ils venaient, ils faisaient point d'bêtises ailleurs.

– C'est du n'importe quoi c'que vous racontez. J'préfère entendre ça que d'être sourde ! C'est ça, allez, j'vous dis même pas au revoir. »

Là-dessus, elle est partie, et plus jamais je ne les ai entendus parler ensemble.

Oui, je me souviens.

En toutes saisons, j'ai recueilli les conversations de nombreux passants, comme Ahmed, Mémé et Maurice. Des milliers de fesses ont profité de ma présence. Au fil du temps, les souvenirs se sont estompés, mais moi, le banc du boulevard de Strasbourg, j'en ai gardé toutes les marques.

4886 CARACTERES

Participants :

Laurence Blond 44 ans,
Gladys Dubosqueille 29 ans,
Mélina Figuin 41 ans,
Sophie Fournier 44 ans,
Christophe Leroux 45 ans,
Françoise Plaisant 63 ans,

Avec l'aimable concours de :

Christian Arvel
Bertine Konan

Marie-Claire Muteteli
Liliane dite « Lili »

Animé par :

Krystel Nunez Kolenda, animatrice du groupe
Centre Social Elbeuf Lescouvé
9, rue Louis-Antoine de Saint-Just, 80000 Amiens

Encadré par :

Alain Bron, écrivain